

Plan séquence #01
Vue sur l'étang

Je m'appelle Lisa, de la fenêtre je vois des murs qui de loin en loin se répondent, des murs qui parsèment et emplissent toute vue, je vois des bancs publics où personne ne peut dormir, je vois un ciel anthracite et je m'appelle Edouard, je vois des peuples qui grouillent et accélèrent leurs mouvements tellement ils sont serrés tout autour du monde qui est rond, je vois des canaux de déplacements, je vois des hommes qui courent et tu t'appelles Max. Je m'appelle John, de ma fenêtre je vois un arbre flapi, épuisé par sa difficile survie au milieu des embouteillages qui tournent toupie autour du rond-point où il a ses racines plantées, je vois des visages sans regard qui ne perçoivent plus les branches amincies et exsangues de cet arbre dont le nom a disparu en même temps que sa silhouette s'estompe, je vois des regards sans visage coincés entre chapeaux et écharpes, coincés entre deux voiles qui enserrent la tête sans ne rien laisser apercevoir d'autre que les yeux pourtant maquillés. Je m'appelle Fred. Je m'appelle Manue. On m'appelle Suzie, de là où je suis, je vois

un port, je vois des parkings, je vois des voitures en stationnement, je vois des avenues infinies qui partent et strient la vue. Je m'appelle Ted, de ma fenêtre je ne vois rien d'autre qu'une façade avec des fenêtres comme la mienne qui font face à mes yeux, de ma fenêtre je ne vois rien d'autre qu'une fin rapide d'horizon et toutefois, je sais, je sais qu'au-delà de la vue il y a, qu'il y a au-delà un mur qui fait face au mur où je suis suspendu. Je vois des plaines arides et je m'appelle Gregor, je vois des arbres glacés, des congères qui bloquent les bas-côtés, je vois un ciel bas et lisse gris de l'hiver qui étend sa nuit permanente durant tant de mois, je m'appelle Elke, et je vois d'autres Elke qui marchent comme moi, les bottes chaudes remontant jusqu'aux genoux et de gros blousons matelassés pour ne pas avoir froid, je vois aussi les lumières de magasins qui jamais ne s'éteignent, je vois que la lumière est devenue plus immortelle que les vies qui les entretiennent, je vois encore au-delà des lumières d'autres lumières qui éclairent le ciel sombre et me font penser que des Elke, il y en a encore d'autres innombrables bien au-delà de ce que je vois. Je m'appelle Mitsu, je vois le ciel de l'Est couvert et je sais qu'il ne pleuvra pas.

La ville est pleine, la ville est mégapole, la ville est un ensemble infini de conjonctions de mouvements, la mégapole est un réseau intensif de croisements, la mécanique des mouvements sature, les populations sont quantifiables en millions, les populations sont en mouvement, les populations sont au bureau, les populations sont des visages qui se croisent, les populations sont des corps malades, la ville est un ensemble de populations en expansion, les dynamiques démographiques sont des vecteurs que l'on appréhende avec anxiété, que l'on appréhende avec circonspection, que l'on appréhende

selon des logiques chiffrées, car les populations sont chiffrables, les populations sont faites d'hommes et de femmes qui sont autant d'unités quantifiables selon un régime d'appréhension sans anxiété, sans circonspection, sans autre souci que de les compter et de les établir dans des listes de recensement, et ceci par catégories : homme ou femme, majeur ou mineur, issu du pays ou étranger, pauvre ou riche, string ou bien culotte, grand, mince, ronde ou grosse.

Les foules s'agglutinent en queue frénétique pour la sortie d'une nouvelle console, les foules marchent, les foules sont à New-York, 7^e avenue et marchent avec rapidité, les foules sont à Pékin, entre des gratte-ciels qui grimpent rapidement, les foules achètent, les foules restent chez elles, les foules sont sur les escalators de toutes les mégapoles, il n'y a pas de foule dans les campagnes, les foules parlent dans leur portable, les foules alimentent l'ensemble des processus mondiaux qui tournent et strient en strates le monde sans terre, les foules crapahutent entre les buildings, les foules tournent des clés dans les serrures, portent des badges d'ouverture automatique, les foules tapent sur des claviers, les foules regardent des écrans, les foules dégainent leur électro-pass-word comme des amulettes magnétiques, les foules avancent, piétinent, les foules insistent dans leur être de foule, les foules s'accrochent aux wagons de tram ou de métro qui vrombissent et écrasent le temps de leur vitesse urbaine, les foules jactent et blablatent dans l'attente de l'ouverture des portes de supermarché, les foules applaudissent dans les stades les joueurs équipés de casque de guerre, les joueurs en short, les joueurs téméraires qui courent ballon rond, ovale ou palais sur surface glacée, les foules sont des groupes ou des grappes statistiques pour l'opinion des foules,

les foules sont des visages instables, effacés dans les champs télévisés, les foules sont floues lors de génériques, les foules emplissent la vue et le crâne, les foules brandissent des pancartes contre la guerre au capitol, les foules sont retraitées par after-effect dans les bandes annonces, les foules s'étendent sur les plages de Californie, de Copacabana, de Cannes ou de Phuket-town, les foules appuient sur des boutons, les foules jouent en silence dans la solitude partagée de foules fragmentées.

Les villes sont des rues, des ouvertures qui ne peuvent s'essouffler comme le trotteur qui traverse central park, les villes sont des imbrications dans l'espace, les villes impliquent leur propre logique, qui est différente de celle des champs, des steppes, des campagnes, des rochers, des bords de mer escarpés, des toundras, des dunes de désert dans le Nevada, des sentiers qui traversent des paysages vides, la logique de la ville est celle d'un mouvement inédit, tout à la fois infiniment rapide et faisant du sur place, les villes sont des ruches mais l'homme n'est cependant pas un insecte, les villes sont des centres d'échange, de cessions, de réceptions, de destinations [destinateur à destinataires], les villes sont des super-réseaux de flux matériels et immatériels, denses ou expansés, les villes sont des centres d'agencement des activités qui maintiennent en vie le temps d'une centaine d'années des individus qui avancent avec les foules dans la ville, les villes sont des plans abstraits de figures géométriques que la police surveille 24h/24 sur tous les écrans de la terre, les villes ne sont pas des labyrinthes car un plan général est enregistré et diffusé à tous les portables de n'importe quel point de la ville, les villes sont des trans-zones où l'immobilité est suspecte au milieu des flux, les villes enferment

une infinité de codes, de signalétiques que tous les regards connaissent et décryptent à la vitesse de leur neuro-centre perceptif, les villes sont des volumes *designés* pour permettre une accélération constante de vitesse pour les foules, dans les villes des trottoirs mécaniques portent à 20 Kmh, des femmes et des hommes habillés en gris, le regard figé, la main crispée sur la rampe automatique, dans les villes les lumières emplissent tout espace homologué et décrivent des lignes de mouvement droites, sans détour, sans possibilité d'errance.

***NOUS
ÉTIONS
ARRIVÉS À
SATURATION***